MUSÉE DE LA VIE BOURGUIGNONNE DE DIJON

EXPOSITION

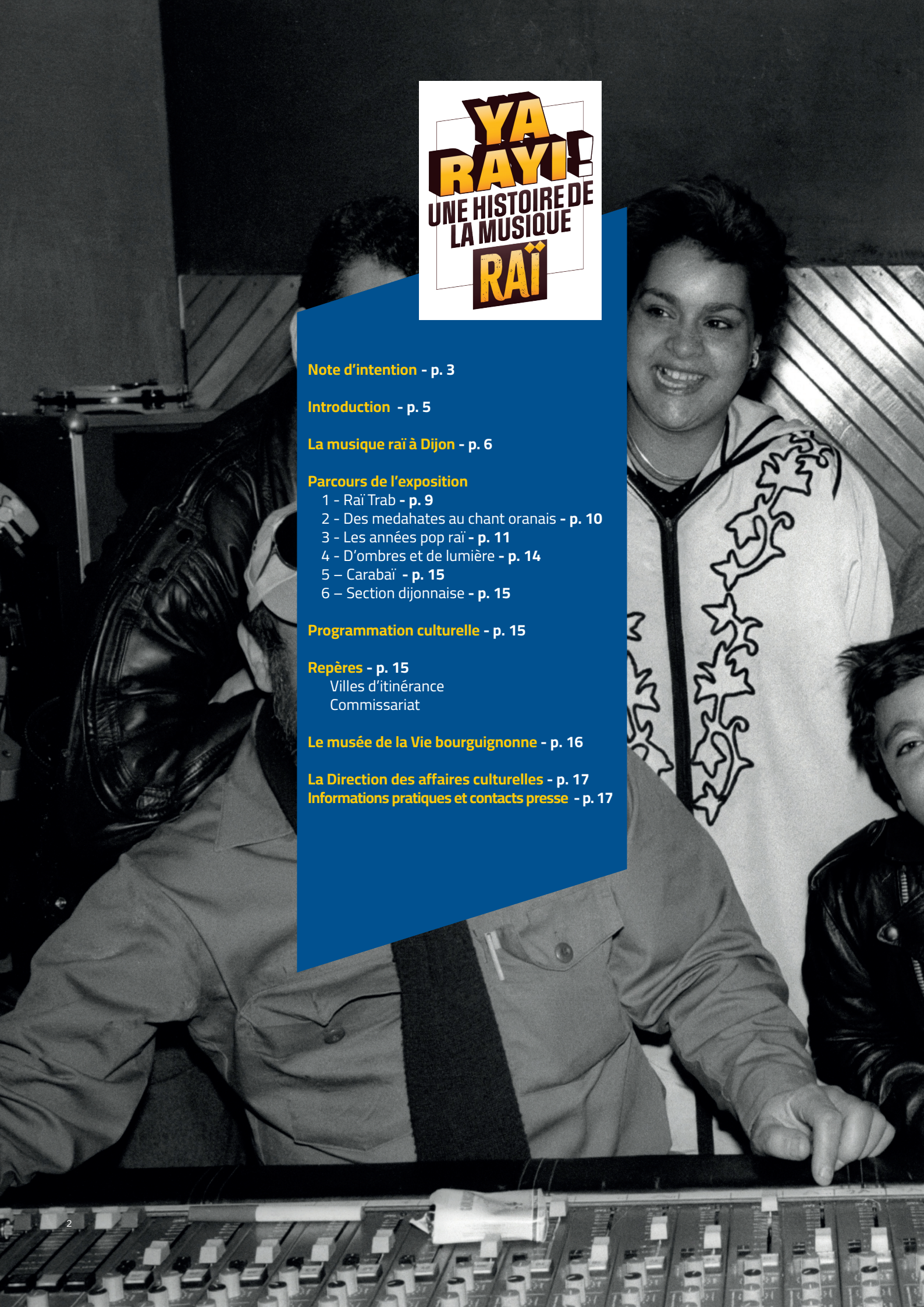


20 NOV 2026 >
1ER MARS 2027

YA RAYI !

UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE RAÏ

© Iménne Ziani



YA RAYI ! UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE RAÏ

Note d'intention - p. 3

Introduction - p. 5

La musique raï à Dijon - p. 6

Parcours de l'exposition
1 - Raï Trab - p. 9
2 - Des medahates au chant oranais - p. 10
3 - Les années pop raï - p. 11
4 - D'ombres et de lumière - p. 14
5 – Carabaï - p. 15
6 – Section dijonnaise - p. 15

Programmation culturelle - p. 15

Repères - p. 15
Villes d'itinérance
Commissariat

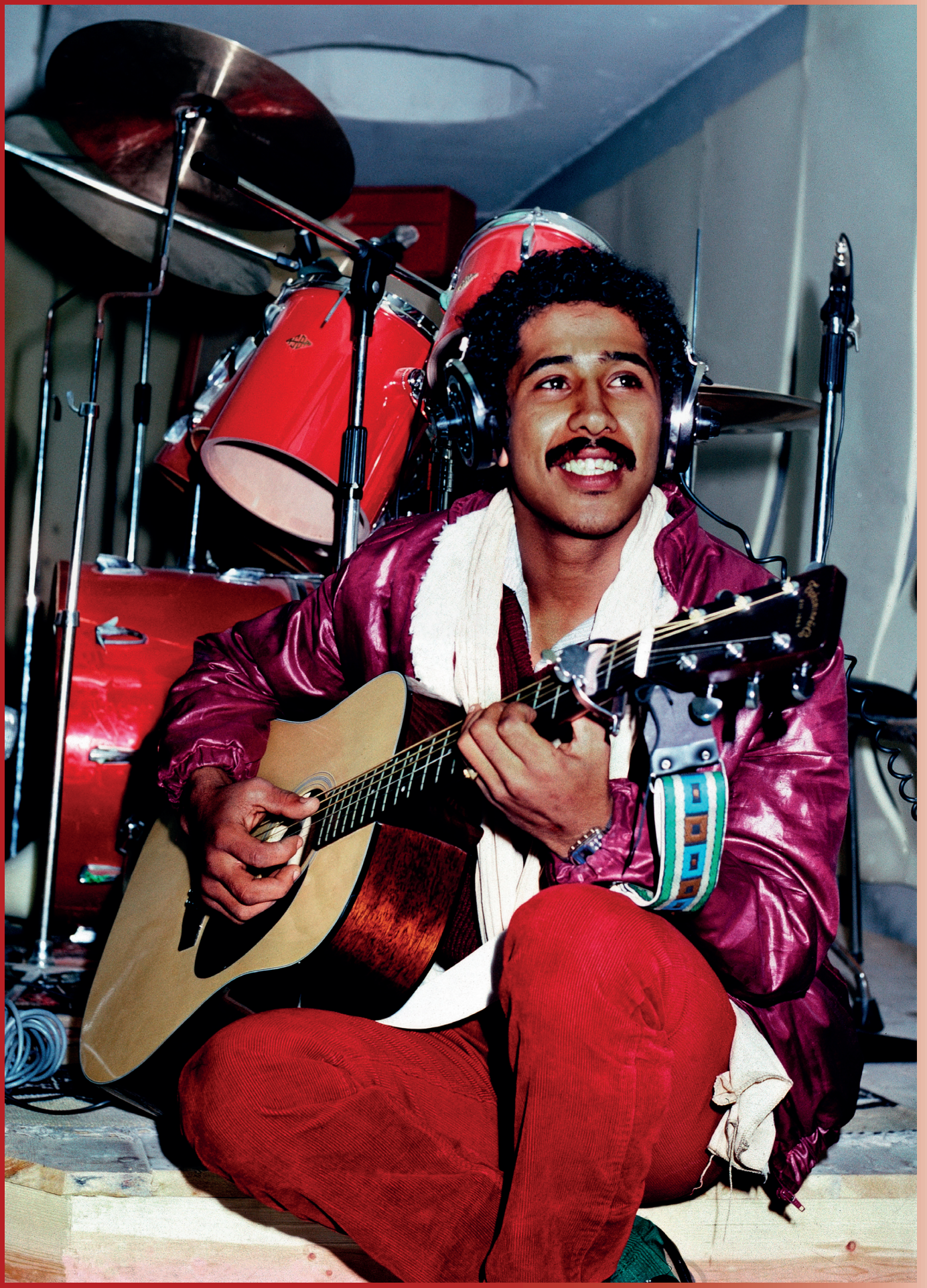
Le musée de la Vie bourguignonne - p. 16

La Direction des affaires culturelles - p. 17
Informations pratiques et contacts presse - p. 17

En produisant la première exposition consacrée à la musique raï, l'Institut du monde arabe-Tourcoing et Felfel ont souhaité rendre l'hommage muséal nécessaire et indispensable à cet élan musical qui a transcendé les barrières sociales, géographiques et culturelles pour devenir au fil du XXe siècle un patrimoine commun. Né dans l'intimité des familles, au début du siècle précédent, en opposition aux rigidités sociales et politiques, le raï est inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2022, ce qui l'a remis sur le devant de la scène et nous rappelle qu'il est l'une des expressions populaires majeures de notre époque. Le raï a franchi la Méditerranée dans les bagages des immigrés algériens venus s'installer en France. Au fil du temps, et porté par des artistes dont la renommée va devenir internationale, il s'affranchit également des frontières des communautés et s'intègre à notre culture partagée. Car retracer l'histoire du raï, c'est un peu retracer l'histoire commune entre l'Algérie et la France. Chahuté par les vicissitudes de l'histoire, la colonisation, la guerre d'Indépendance, la décennie noire notamment, il parvient peu à peu à réunir les peuples autour d'aspirations communes : la soif de modernité, l'insoumission, l'amour et surtout la fête. En présentant des objets ayant appartenu aux stars du raï, des archives audiovisuelles inédites et en déployant des dispositifs de médiation innovants et immersifs, c'est aux souvenirs de tout à chacun, aux mémoires familiales et aux parcours de migration que nous souhaitons faire écho.

Katia Boudoyan, *directrice de l'Institut du monde arabe-Tourcoing et*
Naïma Huber-Yahi, *historienne, commissaires de l'exposition*

Rachid Baba Ahmed, Fadela, Sahraoui, Khaled et Cheb Anouar, Tlemcen @ Adrian boots / Urbanimage.tv



Le chanteur Cheb Khaled dans les studios de Rachid et Fethi à Tlemcen, 1988. © Adrian Boot / Urbanimage.tv

YA RAYI ! UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE RAÏ

Né au tournant du XXe siècle dans l'Oranais algérien, à la croisée des héritages du *melhoun*, du *bédoui* et du *wahrani*, le raï est une musique en perpétuelle transformation. Au fil du siècle, il se réinvente au gré des évolutions sociales, culturelles et technologiques.

Plus qu'un genre musical, le raï est un espace d'expression et de liberté. À travers ses textes comme à travers ses formes musicales, il accompagne les aspirations, les bouleversements et les révoltes populaires. Il bouscule les normes, questionne les mœurs et donne voix à celles et ceux qui cherchent à faire entendre leurs désirs, leurs colères et leurs espoirs. La liberté, l'amour, la condition des femmes, les rapports sociaux ou encore les difficultés du quotidien traversent ainsi un répertoire d'une grande diversité.

Longtemps associé à l'Oranie, dont il constitue en quelque sorte le « blues », le raï reste jusqu'au début des années 1980 profondément ancré dans l'Ouest algérien. Les chanteuses, héritières des grandes interprètes du raï traditionnel, y jouent un rôle déterminant. Elles portent une parole souvent transgressive, revendiquant l'émancipation des femmes, contestant le patriarcat et affirmant, avec force, le droit à la liberté et à la passion amoureuse.

Les années 1980 marquent un tournant. Avec l'arrivée de la génération des chebs, le raï se modernise et conquiert de nouveaux publics. Porté par de nouvelles sonorités et par une jeunesse en quête de liberté, il franchit les frontières algériennes, s'installe en France et rayonne progressivement à l'international. Son succès atteint son apogée à la fin des années 1990, faisant du raï l'un des grands phénomènes musicaux issus du monde arabe.

Aujourd'hui encore, le raï continue de se renouveler. L'usage de l'autotune, du vocodeur et des outils de production contemporains transforme ses sonorités et ouvre de nouvelles voies esthétiques. Pourtant, derrière ces mutations musicales demeure une même fonction : être le miroir de son époque et la voix de la rue.

Du raï trab aux années d'ombre et de lumière, l'exposition *Ya Rayi !* co-produite par l'IMA de Tourcoing et Felfel Factory, retrace, en quatre grandes périodes, l'histoire d'une musique devenue un véritable phénomène culturel, de ses origines en Algérie à son rayonnement en France et à travers le monde.

Pensé comme une expérience immersive, le parcours fait revivre des lieux emblématiques qui ont participé à la diffusion et à la popularité du raï, à l'image de la boutique Disco Maghreb. Reconstitutions, archives, objets et dispositifs sonores plongent les visiteurs au cœur de cet univers musical. Une expérience qui se prolonge de manière ludique grâce à une cabine de karaoké et à un espace dédié aux plus grands tubes du raï, invitant chacun à chanter et à danser.

Ya Rayi ! se distingue également par l'ampleur et la diversité de ses collections. Réunissant des objets et des archives issus de collections publiques et privées, en Algérie comme en France, l'exposition rassemble des pochettes de disques, des affiches, des photographies, supports musicaux et objets liés aux artistes et à la culture raï. Ces témoignages permettent de mesurer l'importance de ce genre musical dans les trajectoires individuelles et collectives, mais aussi son rôle dans les échanges culturels entre les deux rives de la Méditerranée.

Le raï continue ainsi de raconter une jeunesse confrontée à la précarité, au sentiment d'abandon, aux inégalités et à l'incertitude de l'avenir. Cette parole trouve un écho particulier auprès d'une partie de la jeunesse française issue de l'immigration et vivant dans les quartiers populaires. D'une génération à l'autre, le raï demeure un territoire de liberté, d'identification et de résistance, où se rencontrent la mémoire, le présent et le désir d'avenir.

Une exposition enrichie par le regard des habitants

Créée en 2025, puis présentée à Tourcoing, en Algérie, puis à Saint-Ouen et Sevran, l'exposition *Ya Rayi !* prend à Dijon une dimension singulière : celle d'un projet construit avec les habitantes et les habitants du territoire. Au cœur de l'exposition, un espace est ainsi consacré à la mémoire dijonnaise du raï. Objets personnels, photographies, disques, programmes de concerts, souvenirs et témoignages y composent un récit collectif, nourri par celles et ceux qui ont vécu cette histoire. La scénographie se fait ainsi le reflet d'une mémoire intime, mais aussi profondément partagée.

Une mémoire dijonnaise à retrouver

Le point de départ remonte aux années 1990, dans le contexte de la « décennie noire » en Algérie. Menacés de mort, de nombreux intellectuels et artistes quittent alors le pays. Parmi eux, plusieurs grandes figures du raï s'installent en France et contribuent à faire connaître largement cette musique, porteuse de liberté, de résistance et d'émotion.

À Dijon, les archives du festival *Grésilles en fête* ont constitué une première porte d'entrée. Depuis 1990, ce rendez-vous emblématique du quartier fait découvrir les cultures du monde à travers de nombreuses manifestations, dont des concerts qui constituent l'un des piliers du festival. Leur consultation a permis de faire ressurgir une histoire au fil des éditions : Cheikha Rimitti en 2003, Hamid Bouchnak en 2006, Cheba Zahouania en 2009. Autant de noms qui témoignent d'une réalité : à Dijon, le raï n'était pas seulement programmé, il était pleinement vivant.

Cette première découverte a ouvert une enquête plus large. En s'appuyant sur les partenaires de longue date de la Direction de l'action culturelle et des publics, sur les archives du *Bien Public* et, surtout, sur la mémoire des habitantes et des habitants, de nouveaux fragments de cette histoire sont apparus.

Des lieux aujourd'hui disparus ont ainsi refait surface, à commencer par le Forum, ancienne salle de spectacle située 12, rue du Général-Henri-Delaborde, qui accueillait à l'époque des artistes de renommée internationale. En 1992, Cheb Mami, figure majeure du raï, s'y produisait ; la même année, la Fête de la Musique réunissait sur scène Cheba Fadela et Sahraoui. Au cours des années suivantes, la Ville et ses partenaires, notamment Média Music et Zutique Productions, ont prolongé cette histoire à travers les festivals *Les Nuits d'Orient et d'ailleurs* et *Grésilles en fête*, faisant régulièrement résonner à Dijon les grandes voix du raï.

Une histoire de musique, de migrations et de transmission

Cette histoire dépasse celle d'un genre musical. Elle raconte aussi des trajectoires migratoires, des histoires familiales, des lieux de rencontre et des souvenirs intergénérationnels. Elle donne à entendre une mémoire individuelle et collective qui, jusqu'ici, trouvait peu de place dans les récits patrimoniaux.

Chercheur engagé sur les questions de mémoire et de migration, Abdella Haïfi contribue à faire émerger l'histoire encore peu visible des populations issues de l'immigration algérienne et maghrébine à Dijon. Lors des *Nuits d'Orient et d'ailleurs* 2025, nous avons eu le plaisir de l'accueillir dans le cadre de l'Université populaire de la Maison-Phare, autour de la rencontre « Mémoire et trajectoires de l'immigration dijonnaise maghrébine : entre nécessité économique et invisibilisation ».

Ses recherches ont notamment nourri un travail sur les tenanciers de cafés algérois, lieux essentiels de sociabilité pour celles et ceux ayant quitté leur pays. On y retrouvait une part du pays laissé derrière soi : les repas, les échanges, la musique et notamment le raï, qui, par sa forte dimension sociale, résonnait dans ces espaces. Ces travaux ont également permis de retrouver d'anciens présentateurs de VTI – Voix des immigrés, témoins du rôle de la radio dans la transmission de la parole d'une communauté alors largement invisibilisée.

Le territoire dijonnais a pourtant connu plusieurs initiatives autour de l'immigration, comme la Quinzaine des rencontres Français-Immigrés en 1976 ou le 3e Festival des travailleurs immigrés en 1978. Ces événements témoignent d'une histoire culturelle et sociale aujourd'hui encore à documenter. Ils invitent également à interroger le regard porté à l'époque sur les populations immigrées, souvent marqué par une vision folklorisante et stéréotypée, dans le contexte de la décolonisation. Revenir sur ces traces permet ainsi de faire entendre les voix et les parcours de celles et ceux qui ont contribué à l'histoire du territoire dijonnais.

Faire émerger cette mémoire, c'est aussi reconnaître que l'histoire culturelle d'une ville ne se réduit pas aux archives publiques. Elle se transmet également

dans les souvenirs, les objets conservés chez soi, les chansons et les récits de celles et ceux qui l'ont vécue.

Recueillir la parole des habitants

Pour faire émerger ces récits, le projet s'est appuyé sur les structures de proximité qui jouent un rôle essentiel dans la relation avec les habitants. Zutique Productions, Grez21, Le Dancing, l'Essentiel-le – MJC des Grésilles et le Point d'Accès aux Droits de l'Atrium ont contribué à créer les conditions de la rencontre et de la confiance.

Leur connaissance du territoire et des habitants a permis de faire circuler l'appel à témoignages, d'identifier des personnes ressources et de recueillir des récits qui n'auraient pas nécessairement émergé dans le cadre d'une enquête patrimoniale classique.

Cette démarche participative constitue l'une des forces du projet : elle permet de passer de l'histoire du raï à l'histoire de celles et ceux qui l'ont écouté, dansé, collectionné, partagé et fait vivre à Dijon.

Faire entrer les mémoires dans les collections

Parce qu'une mémoire se transmet sous de multiples formes, les témoignages recueillis ont donné lieu à différents supports : archives sonores, capsules vidéo, installations, objets et cartels témoins.

Le travail mené avec Samuel Offredi et Martin Caye de Magna Vox, association spécialisée dans l'audiovisuel, a notamment permis de réaliser des capsules audio diffusées au sein de l'exposition. Une table ronde organisée par le Point d'Accès aux Droits a également donné lieu à la collecte de témoignages.

Ces paroles ne s'arrêtent pas aux murs de l'exposition. Certains témoignages seront également diffusés sur les réseaux sociaux, prolongeant le projet et permettant à cette mémoire de continuer à circuler. Cette collecte enrichit durablement les fonds du musée de la Vie bourguignonne. Conserver ces récits, c'est inscrire dans les archives d'une institution culturelle la mémoire de populations et de parcours qui y étaient jusqu'alors peu représentés.

Un espace pour une mémoire locale

Le choix de consacrer une partie de l'exposition à l'histoire du raï à Dijon est l'un des gestes les plus forts du projet. Pour lui donner toute sa place, certaines œuvres ont été retirées du parcours afin d'accueillir les objets et les souvenirs confiés par les habitants. Ce choix affirme une conviction : la mémoire locale est une composante à part entière du patrimoine et mérite d'être conservée, exposée et transmise au même titre que les grands récits nationaux et internationaux.

Vinyles, photographies, programmes de concerts et objets du quotidien deviennent ainsi les témoins irremplaçables d'une histoire que seules les personnes qui l'ont vécue pouvaient raconter.

Avec *Ya Rayi !* le musée ne se contente donc pas de raconter l'histoire du raï : il devient le lieu où une mémoire dijonnaise se rassemble, se partage et entre à son tour dans le patrimoine.



Cheikha Rimitti. D.R.

Les actions culturelles menées en amont de l'exposition

Cette participation citoyenne s'est construite tout au long de l'année à travers une série d'actions de médiation culturelle menées dans les quartiers et avec les partenaires du territoire.

Les adhérents de l'Essentiel-le ont exploré un morceau de musique – *Zina* du groupe légendaire Raïna Raï - issu de la playlist de l'exposition lors d'un atelier de derbouka encadré par Safi Ghorzi, animateur jeunesse à l'Essentiel-le et accompagné du musicien Atef, tandis que les danseuses de La Luna ont travaillé la même pièce musicale dans un atelier chorégraphique. Pour la chorégraphe, c'est une première : elle signe une pièce inspirée du raï, un univers qui fait écho à ses origine Une occasion d'explorer, par le mouvement, ce que cette musique représente pour elle et la manière dont elle résonne avec son parcours. Leur création croisée sera présentée lors de l'inauguration du 18 novembre.

Les jeunes de la Press'Essentiel-le ont, quant à eux, réalisé des interviews autour de l'exposition lors de Grésilles en fête, accompagnés par Roxane Appert, artiste plasticienne, Khalid Drissi El Bouzaidi, coordinateur jeunesse à l'Essentiel-le, et de Carole Bessac, chargée d'actions culturelles et de médiation chez Zutique Productions. Leurs créations seront accessibles pendant l'exposition.

La médiathèque Champollion met le raï à l'honneur. Dans le cadre de Grésilles en fête, les bibliothécaires ont conçu un livret consacré au raï, retraçant l'histoire de cette musique à travers films documentaires et ouvrages de référence. Un quiz vient compléter ce parcours, offrant une façon ludique d'approfondir ses connaissances avant de découvrir l'exposition qui lui est consacrée. Une belle manière de vous préparer avant de plonger dans l'exposition. La médiathèque mène également un projet de traduction de chansons de raï pour le grand public, accompagné par des habitantes du quartier des Grésilles. Ce travail donnera prochainement lieu à une restitution sous forme de mise en voix, réalisée par les étudiants du Conservatoire à rayonnement régional. Une manière de prolonger la découverte de cette musique au-delà de l'exposition.

Enfin, les artistes Chems Amrouche et Malik Ziad accueillis en résidence durant le festival Grésilles en fête, ont mené un travail d'écriture musicale avec les élèves de l'école Flammarion, aboutissant à une restitution en juin. Ce projet vise à rappeler que le raï est avant tout une musique d'opinion, née de la voix des femmes et portée par l'oralité. Il est un symbole de liberté et de résistance. En écrivant avec leurs propres « opinions », les élèves renouent avec cette tradition et inscrivent leur parole dans un héritage vivant et engagé.

Pendant les jours d'inauguration de l'exposition *Ya Rayi*, la programmation se poursuit aussi en musique avec une proposition résolument jeune et actuelle. La DJ La Louuve, qui fait notamment dialoguer électro et raï dans ses sets, sera précédée par la Dj Kbira et le oudiste Azul, du collectif Mektoub. Une programmation qui joue avec les sonorités et les formats, et qui est menée avec notre partenaire Zutique Productions.



Cheb Mami, 1995 © P. terrasson



Cheb Khaled et Rachid Baba Ahmed en studio à Tlemcen, 1985

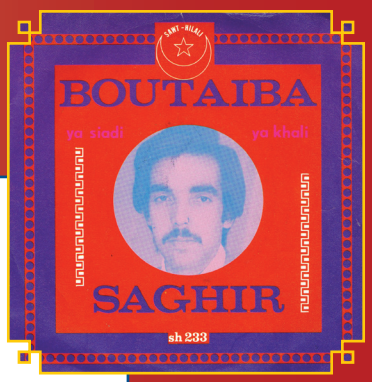
PARCOURS DE L'EXPOSITION

SECTION 1 - RAÏ TRAB

Issu à l'origine d'un mode de vie rural de bédouins, le répertoire traditionnel *bédoui*, nomade et chanté en arabe dialectal algérien, est essentiellement le reflet du patrimoine poétique oranais à la fois religieux, scandé lors des cérémonies et célébrations, et profane chantant l'interdit des nuits d'ivresse et de désir au sein des tavernes et autres établissements de nuit, prémices aux cabarets raï. Essentiellement basé dans l'Ouest algérien, le « raï trab » s'appuie sur des poèmes des grands *chioukhs* qui chroniquent leur époque ou proposent un répertoire mystique comme Abdelkader Bentobdji (1871-1948) repris par les troupes féminines de medahates (louangeuses). Dans cette période de l'entre-deux-guerres, les grands artistes du genre, poussés par l'exode rural provoqué par la colonisation, s'installent dans les cafés maures des villes : les plus populaires de leur époque furent Cheikh Hamada et Cheikh El-Khadi enregistrés sur disques 78 tours par les grandes maisons de disque occidentales aux côtés de la pionnière Cheikha Kheira Guendil qui précède et inspire la célèbre Cheikha Rimitti.

LES *CHIOUKHS* ET *CHEIKHATES* DE L'ORANIE

L'entre-deux-guerres en Algérie se caractérise par un bouillonnement culturel dans l'Oranie coloniale porté par l'exode rural vers les villes qui va, du point de vue musicologique, rendre citadins les répertoires *bédoui-wahrani* issus du *melhoun* de tradition rurale. Les grands noms de ce répertoire sont Cheikh Hamada, Cheikh Madani, Cheikha Kheira Guendil, ou encore Abdelkader Khaldi, chantre de la poésie rurale qui consacre une cinquantaine de poèmes à la belle Bakhta, chantée par plusieurs générations d'artistes comme plus tard Blaoui Houari ou plus près de nous Khaled qui en fait un grand succès. Poésie populaire soutenue par le rythme de deux flûtes gasba et d'une percussion guellal, ces *cheikhs* des cafés maures font l'objet des premiers enregistrements phonographiques que l'on trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France.



LES GRANDS LABELS DU DISQUE

Les grands labels occidentaux, comme les labels de musique du monde arabe, produisent et animent des catalogues de référence qui prennent en charge les grands noms des *chioukhs* de l'Oranais : Parlophon, Pathé / La Voix de son maître, Philips, Ducretet Thomson ou encore Columbia restituent sur 78 tours les sonorités et les voix des précurseurs du raï à la poésie traditionnelle du melhoun, répertoire poétique en arabe maghrébin présent dans toute l'Afrique du Nord. Cette tradition discographique va suivre au cours des décennies toutes les évolutions stylistiques de ce territoire pour diffuser les innovations musicales du style *bédoui-wahrani* (*bédoui* de l'Oranais), en passant par le *asri* (moderne) porté par la génération de la guerre d'Algérie, jusqu'à l'avènement dans les années 1970 du raï moderne repris en main par les labels algériens après l'indépendance

LE TRIANGLE D'OR DU RAÏ

La région de l'Oranie recèle de trésors poétiques et de grandes figures artistiques qui marquent tout au long du XXe siècle le répertoire musical et poétique algérien. Quand il s'agit de mettre en lumière l'aventure du raï dans sa version contemporaine. Son triangle d'or se situe entre les trois grands pôles que sont Oran, épicentre des aventures d'édition discographique, Sidi-Bel-Abbès et Aïn Témouchent, et leurs grands artistes également. Le reste du territoire offre aussi des ressources patrimoniales traditionnelles, ainsi Relizane, Saïda ou encore Mascara sont des sources du répertoire *bédoui*.

SECTION 2 - DES MEDAHATES AU CHANT ORANAIS

À partir de 1954, la guerre de libération nationale algérienne provoque des changements majeurs pour la population civile : la « pacification » menée par les troupes françaises en Algérie, le déplacement massif de la population civile, ainsi que l'accélération de l'exil vers la France métropolitaine changent entre autres la physionomie des campagnes oranaises. Les artistes du répertoire *bédoui* se sédentarisent en ville alors que les cénacles de medahates perpétuent la tradition des louanges poétiques au sein des familles mais développent également leurs créations profanes qui ne souffrent d'aucun tabou. Parmi la jeune garde du style *wahrani* (oranais), certains prennent le maquis musical pour écrire en faveur de l'indépendance. C'est le cas d'Ahmed Wahby, chantre du genre *asri* (moderne oranais), membre de la troupe artistique du FLN à Tunis, alors que les cénacles de medahates perpétuent la tradition au sein des familles. Ce moment consacre un double mouvement : celui de la tradition poétique sauvegardée d'une part et de la modernité musicale d'autre part.

IL ÉTAIT UNE FOIS LES MEDAHATES

Véritables patronnes de la musique raï, c'est par les medahates, c'est-à-dire les louangeuses, que s'instaure le genre raï issu de la tradition du *bédoui* citadinisé, et chanté dans les cercles privés des fêtes et rites de passage comme les circoncisions, les mariages ou les veillées religieuses. À l'abri du regard masculin, ces gynécées deviennent des espaces d'expression et de liberté pour dire ses chagrins, ses passions ou ses soucis. Espace de danse, mais aussi de transe collective, ces moments privés animés par les medahates perpétuent la poésie des précurseurs de la poésie *melhoun*, et du genre *bédoui*. Elles y ajoutent leurs créations profanes qui disent souvent crûment les tourments du désir charnel ou les déceptions du cœur.

LA MODERNISATION DU FOLKLORE ORANAIS

Dans les années 1950, la déferlante des disques égyptiens, comme les tours de chant de vedettes venues de France métropolitaine, bouleversent l'écoute des auditeurs qui réclament plus d'orchestration à l'occidentale et plus de cordes à l'égyptienne. Des figures centrales du répertoire oranais comme Blaoui Houari et Ahmed Wahby vont incarner cette nouvelle génération de musiciens et de poètes qui font le lien entre tradition et modernité. Dans ce panthéon des modernisateurs du genre bédoui, précurseur du raï, il y a enfin Djelloul Bendaoud, fondateur du groupe Bendaoud en 1956, qui accompagne à la RTF (Radio Télévision Française) d'Oran toutes les vedettes de passage. Interprétant des musiques occidentales en vogue, il accompagne la jeune vedette Ahmed Saber. Les chanteurs de raï M'hamed Benzerga fait aussi connaître au plus grand nombre des classiques du répertoire bédoui.



Cheikha Rimitti. D.R

SECTION 3 - LES ANNÉES POP RAÏ

La révolution pop raï s'appuie sur cette décennie 1970 prometteuse du point de vue de l'orchestration : l'introduction de la trompette et du saxophone mais aussi la vague de groupes de rock et de *guitar heroes* qui traverse toute l'Algérie. Les Golden Hands, les Goldfingers à Alger ou les Vautours à Tlemcen, groupe du producteur de raï Rachid Baba Ahmed, font partie des groupes de cette génération de rockeurs qui accompagnent à la guitare électrique ou au clavier les chanteurs de raï de la décennie. Le virtuose Messaoud Bellemou introduit la trompette dans l'instrumentarium du raï avec un succès fulgurant et participe de la modernisation du répertoire notamment aux côtés des frères Zergui ou de Boutaïba Sghir qui tiennent le haut de l'affiche au tournant des années 1970, décennie qui révolutionne la musique raï. Ainsi, l'avènement du pop raï se cristallise sur le premier succès de Cheba Fadela : *Mahlali noum* (J'ai perdu le sommeil) en 1978 qui intronise la boîte à rythmes, la guitare électrique et le synthétiseur comme nouvel instrumentarium du pop raï. Ce nouveau son déferle sur la jeunesse algérienne dès les années 1980 et Cheba Fadela aux côtés de Cheb Sahraoui en sont désormais les leaders aux côtés du groupe Raïna Raï et de la génération des chebs qui s'installent en France au milieu des années 1980.

LA RÉVOLUTION SONORE DU POP RAÏ

Véritable révolution sonore, le pop raï, qui émerge à la fin des années 1970, va apporter au genre raï sa dimension internationale et lui faire adhérer une jeunesse avide de modernité et d'une nouvelle expression. Se nourrissant d'influences disco, funk et reggae souvent portées par des musiciens ayant fait leur classe dans des groupes de rock, le style pop raï, à grand renfort de guitares électriques, basses et de synthétiseurs, va propulser le raï dans la modernité. De l'introduction des cuivres par Messaoud Bellemou, en passant par les rythmes synthétiques de Rachid Baba Ahmed ou par la virtuosité d'un Mohamed Maghni aux synthétiseurs, le pop raï a su marier tradition et innovation pour créer un style unique et moderne permettant la rencontre et la jonction avec la scène musicale occidentale.

1985, FESTIVAL DE RAÏ D'ORAN

Quelques semaines après le Festival de la jeunesse d'Alger, où Raïna Raï s'est produit, le premier Festival du raï est organisé au Théâtre de Verdure d'Oran en août 1985. Cet événement historique réunit sur scène plusieurs figures emblématiques du genre : Cheikha Rimitti, Cheba Fadela, Messaoud Bellemou, Belkacem Bouteldja, Raïna Raï et un jeune Cheb Khaled. Ce festival marque un tournant décisif dans l'histoire du raï, jusqu'alors marginalisé par l'État algérien. En lui offrant une visibilité institutionnelle, les autorités algériennes actent, pour la première fois, une forme de reconnaissance officielle de ce genre musical longtemps perçu comme subversif et marginal. Cet événement ouvre la voie à sa diffusion à grande échelle, annonçant l'essor du raï dans les années suivantes, en Algérie et au-delà.



Cheikha Rimitti et ses musiciens à Paris, 1989 © Adrian Boot / Urbanimage.tv

AHMED ZERGUI (1948-1983)

Auteur-compositeur-interprète, né en 1948 à Sidi-Bel-Abbès, Ahmed Zergui est l'une des figures majeures du raï moderne et l'un des pionniers du raï « électrique ». À une époque où le genre évoluait en intégrant de nouveaux instruments comme l'accordéon et la trompette, il marque au cours des années 1970 une véritable rupture en introduisant la guitare électrique et en expérimentant la pédale Wah-Wah, donnant au raï de Sidi-Bel-Abbès une couleur unique, résolument psychédélique et rock. Malheureusement, sa carrière s'interrompt brutalement en 1983 lorsqu'il trouve la mort dans un tragique accident de la route. Son héritage demeure intact : sa discographie riche continue d'influencer le *raï*, et ses morceaux iconiques, comme *Ya Chaba*, ou *Delali ha delali*, seront repris par de nombreux artistes, notamment Cheb Khaled dans son premier album produit en France *Kutché*.

1986, L'ARRIVÉE DU RAÏ EN FRANCE

Le producteur et journaliste Martin Meissonnier est à l'origine de la reconnaissance du phénomène musical raï en France : après un voyage à Oran en 1985, il se met en tête d'organiser le premier festival de raï de Bobigny, qui se tient à la MC93 devant une salle comble et surchauffée. Cet événement qui voit monter sur scène la doyenne Cheikha Rimitti, comme la jeune garde des chebs que sont Khaled, Fadela, Sahraoui, Hamid ou Mami, est suivi d'une soirée organisée par l'État algérien à la Halle de la Villette intitulée *Le raï dans tous ses états*. Ces deux soirées exceptionnelles ouvrent la France à la déferlante raï qui connaît son apogée la décennie suivante.

L'ALBUM KUTCHÉ

En 1988, *Kutché* est le premier album studio de Khaled en France. Ce projet musical arrangé par le grand jazzman algérien Safy Boutella, est produit par Martin Meissonnier, figure de renom de la *world music* ayant collaboré, entre autres, avec Manu Dibango et Fela Kuti. Ce projet sophistiqué, mûri pendant six mois, est enregistré entre Paris, Londres et Alger. Son financement est en grande partie assuré par l'État algérien, grâce à l'intervention du colonel Hocine Snoussi, alors directeur de l'Office Riadh El-Feth et représentant de l'aile libérale de l'État. Contrairement aux productions raï traditionnelles, souvent réalisées avec des moyens limités, *Kutché* adopte une approche plus élaborée, intégrant des arrangements raffinés et une production de haut niveau. Cette rupture stylistique et méthodologique marque un tournant pour le raï, l'éloignant des circuits indépendants pour l'installer au cœur de la « sono mondiale », et faisant de Cheb Khaled l'étoile montante incontestée du genre.

L'ÈRE DES CHEBS

À partir du début des années 1980, une nouvelle génération de chanteurs de raï émerge, apportant avec eux une révolution dans ce genre musical. Ces interprètes d'un raï moderne se distinguent par des textes parfois provocateurs, abordant des thèmes comme l'amour libre, la critique sociale, et les défis de la jeunesse. La plupart, à peine âgés de vingt ans, sont rapidement baptisés par leurs éditeurs-producteurs *Cheb* pour les hommes et *Cheba* pour les femmes, termes signifiant « jeune » en arabe. Cette appellation devient un symbole de la rupture et de la réinvention du raï, contrastant avec les cheikhs et cheikhas, les maîtres du raï traditionnel, qui représentent la sagesse et l'authenticité des chants des temps anciens. C'est cette nouvelle vague, affranchie de la rigueur de la tradition, à travers des figures comme celles de Cheb Khaled, Cheb Mami, Cheba Zahouania et tant d'autres, qui va faire rayonner la musique raï aussi bien en Algérie qu'à l'international.



Cheb Khaled, 1992 © P. Terrasson

BARBÈS, CAPITALE DU RAÏ

Plateforme de production musicale originelle de la chanson maghrébine de l'exil, le quartier de Barbès à Paris accueille les premiers labels de musique de l'immigration qui prennent ensuite le tournant raï au milieu des années 1980 : les cassettes des chebs et chebates remplacent les vinyles et font fureur auprès des enfants de l'immigration pour offrir un nouveau souffle à ce commerce de proximité. À l'instar de ces quartiers immigrés de la place du Pont à Lyon ou de Noailles à Marseille, le quartier de Barbès devient la capitale du raï en France. La diaspora comme les touristes algériens, attirés par les bonnes affaires du légendaire magasin Tati situé boulevard de la Chapelle, introduit le rituel des achats de cassettes au sein de boutiques voisines pour dénicher les dernières nouveautés pour faire et défaire les succès de la scène raï en France comme en Algérie.



LA BOUTIQUE DISCO MAGHREB

Lieu de mémoire du raï, la mythique boutique « Disco Maghreb » à Oran a été fondée par le producteur et éditeur de musique Boualem Benhaoua, dénicheur de talents et figure de l'histoire de la musique raï. Prolixe et à l'origine de nombreux succès du raï des années 1980, le label et sa boutique Disco Maghreb baissent le rideau en 2005 face à la déferlante du piratage qui met en péril les éditeurs de musique en Algérie. Reconnaissable entres toutes, cette boutique à la cassette géante suspendue à la façade est aujourd'hui revenue sur le devant de la scène depuis que DJ Snake en a fait l'emblème de son titre éponyme à l'été 2022.

LES ÉDITEURS ORANAIS

Si les chanteurs comme Cheb Khaled, Cheb Hasni ou Cheba Fadela sont devenus des icônes, l'essor du raï ne saurait être dissocié des éditeurs oranais, véritables piliers de cette industrie musicale. Ces acteurs de l'ombre ont joué un rôle déterminant dans la production, la diffusion et l'évolution de ce genre unique, contribuant à sa modernisation, sa diffusion et son internationalisation. Dans les années 1970 et 1980, l'industrie musicale oranaise, encore embryonnaire, voit l'émergence de plusieurs éditeurs qui saisissent l'opportunité de produire et de diffuser ce nouveau genre. Ces éditeurs, souvent passionnés, créent des maisons de disques artisanales qui deviennent des pépinières pour les jeunes talents. Indépendants, ils jouent un rôle clé en enregistrant les premières cassettes de chanteurs locaux dans des studios rudimentaires. Ces cassettes, souvent distribuées dans les marchés populaires, permettent au raï de se diffuser rapidement à travers l'Algérie. Ce modèle artisanal joue un rôle crucial dans la diffusion du raï. Les éditeurs permettent aux artistes de s'affranchir des circuits traditionnels de production musicale, souvent contrôlés par l'État, et de s'adresser directement à leur audience. Parmi les labels incontournables de la région oranaise : Mekkara Phone à Sidi-Bel-Abbès, Rallye Editions de Rachid et Fethi à Tlemcen, les éditions Saint-Crépin à Oran et bien évidemment Disco Maghreb, fondé par l'emblématique Boualem Benhaoua, et devenu un lieu de pèlerinage pour les amateurs de raï.

SECTION 4 - D'OMBRES ET DE LUMIÈRE

La décennie 1990 fut celle de tous les paradoxes et de tous les dangers. Avec son tonitruant chant d'amour *Didi* en 1991, Cheb Khaled devient l'incontestable leader de la génération raï, reconnu par l'industrie du disque en France et à l'international. En France, aux côtés de son comparse Cheb Mami, il conquiert le grand public en multipliant les succès et les duos prestigieux alors que l'Algérie sombre dans l'horreur. En effet, si la musique raï connaît son apogée en France, l'Algérie bascule dans la guerre civile. Durant cette « décennie noire », les artistes et les intellectuels sont des cibles de choix. L'iconique Cheb Hasni, roi du raï sentimental et relève de la scène raï après le départ de ses aînés en Occident, fait chavirer les cœurs de la jeunesse algérienne prise en étau entre les attentats islamistes et la répression d'État. Devenue une cible à abattre, celui qui avait chanté sa mort est assassiné d'une balle à bout portant en pleine rue à Oran le 29 septembre 1994, précédant de quelques mois l'assassinat du légendaire producteur de raï Rachid Baba Ahmed.

1992, L'ARRÊT DU PROCESSUS ÉLECTORAL

Dans le sillage des mobilisations en faveur de la démocratie en Algérie, l'organisation d'élections libres et plurielles, après la démission du président algérien Chadli Bendjedid, est brutalement interrompue après que le premier tour des élections législatives a consacré la victoire du Front islamique du salut (FIS). La crise politique se traduit par une décennie de violence qui fait de très nombreuses victimes. Parmi elles, les artistes et les intellectuels sont particulièrement visés par les mouvements islamistes : des écrivains, des journalistes mais aussi des artistes de la scène raï sont assassinés, quand certains doivent partir en exil.



Cheb Mami , K-mel et Jamel Debbouze au Zenith, 1998 © P.Terrasson

L'AVÈNEMENT DU RAÏ : LE CONCERT 1, 2, 3 SOLEILS

Inspiré du succès des concerts des « Trois Ténors » pour l'opéra, ce concert est organisé le 26 septembre 1998 au palais omnisport Paris-Bercy devant 17 000 personnes. Le trio Faudel, Khaled et Rachid Taha reprend des standards de la chanson algérienne. Avec comme chef d'orchestre le producteur et musicien Steve Hillage, comparse de toujours de Rachid Taha, l'orchestration à la fois moderne et traditionnelle remporte tous les suffrages. Ils rencontrent le succès avec des titres raï ou chaâbi comme la reprise en trio de l'adaptation de Ya Rayah, ou encore la chanson Abdelkader Ya Boualem du grand poète Cheikh Abdelkader Bentobdji, classique du répertoire des medahates. L'album se vend à plus de 2,5 millions d'exemplaires et signe paradoxalement le dernier grand moment du raï en France.

L'AVENTURE RAÏ N'B FEVER

En 2004, l'aventure « Raï N'B Fever » marque une nouvelle étape dans l'histoire du raï en France. Le genre raï fusionne avec la scène R'n'B alors en vogue et celle du hip-hop français. Témoin d'une France multiculturelle, cet album mythique et les suivants réunissent le grand public autour d'une célébration des influences populaires et métissées issues des quartiers populaires et de son histoire de peuplement, notamment le 7 mars 2009 au palais omnisport de Paris-Bercy devant un public de 12 000 personnes. Cette aventure discographique produite par les DJ Kore et Scalp, réunit plus d'une trentaine d'artistes comme Khaled, Diam's, Magic System ou encore Cheikha Rimitti.

SECTION 5 - CABARAÏ

Dans cet espace immersif et participatif, retrouvez l'atmosphère chaleureuse et festive des cabarets qui ont contribué à faire vibrer le raï. Ici, le public est invité à entrer dans la danse, au sens propre comme au figuré.

Rendez-vous à la Chtah Box pour apprendre quelques pas de danse et vous initier aux mouvements emblématiques de cet univers musical, guidé par la danseuse Zaïra, de la compagnie Kif Kif Blédi. Le raï se vit aussi en chanson, laissez-vous tenter par le Karaïoké et donnez de la voix sur les grands hits de la musique raï.

Après avoir découvert l'histoire du raï, place à l'expérience : dansez, chantez et faites vivre le raï !

SECTION 6- SECTION DIJONNAISE

Pour la première fois, l'exposition ouvre un espace dédié à l'histoire et aux mémoires du raï à Dijon. Cette section inédite donne à entendre et à voir les récits de celles et ceux qui ont fait vivre cette musique dans la ville et en ont été les témoins.

À travers une série de podcasts, mais aussi de documents et d'objets issus des mémoires dijonnaise (blousa, cassettes audios, photographies, souvenirs et citations), l'exposition fait émerger une histoire intime et collective du raï à Dijon.



Zahouania au Festival Zic Zac © Salah Mansouri

LA PROGRAMMATION CULTURELLE

Une riche programmation sera proposée :
Dans le cadre des Nuits d'Orient et d'ailleurs, trois jours d'inaugurations :

▪ Mercredi 18 novembre : vernissage de l'exposition, suivi de la restitution des ateliers menés dans le cadre des actions culturelles.
▪ Jeudi 19 novembre : nocturne de l'exposition, DJ set de la Massinna et de la DJ La Louuve au Consortium.
▪ Vendredi 20 novembre : nocturne de l'exposition puis Karaïoké en présence de la commissaire d'exposition Naïma Huber-Yahi et de la chanteuse Samira Brahmia au musée de la Vie bourguignonne

Retrouvez tout au long de l'exposition :

Retrouvez tout au long de l'exposition :
▪ Des visites commentées à la découverte de l'exposition
▪ Des rendez-vous des familles ludiques à partager entre petits et grands
▪ Des midis au musée pour rencontrer des spécialistes à l'heure du déjeuner
▪ Des nocturnes pour apprécier les collections autrement

... Et bien d'autres propositions à retrouver avec les conditions d'inscription et tarifs sur musees.dijon.fr, rubrique « Agenda ».

REPÈRES

Une Création : Institut du monde arabe-Tourcoing en coproduction avec Felfel

VILLES ITINÉRANTES

SAINT-OUEN avec le Conservatoire municipal
SEVRAN en partenariat avec le département de Seine-Saint-Denis
DIJON avec le Musée de la Vie bourguignonne
ALGER (Algérie) avec l'Institut Français d'Algérie
ANNABA (Algérie) avec l'institut Français d'Algérie
ORAN (Algérie) avec l'Institut Français d'Algérie
CONSTANTINE (Algérie) avec l'Institut Français d'Algérie

COMMISSARIAT

Vicky Buring, responsable scientifique des collections ethnologiques ; **Naïma Huber-Yahi**, historienne, et **Katia Boudoyan,** directrice de l'IMA-Tourcoing

LE MUSÉE DE LA VIE BOURGUIGNONNE

Installé dans le cloître des Bernardines depuis 1985, le musée de la Vie bourguignonne propose de découvrir l'histoire et l'ethnographie de la Bourgogne, en particulier Dijon, à travers près de 35 000 objets et œuvres d'art.

Aux origines du musée
La première abbaye cistercienne de femmes est fondée à Tart, en 1125. En 1625, une partie de la communauté s'installe à Dijon. Le premier monastère est construit à l'emplacement actuel du musée en 1624. Il s'étend sur l'ensemble du site avec la construction du cloître de 1679 à 1681, la maison de l'aumônier en 1693 et la maison des Sœurs tourières en 1767. L'église Sainte-Anne, où se trouve aujourd'hui le musée d'Art sacré, est édifiée entre 1699 et 1708. Après la Révolution française, les religieuses sont forcées de quitter les lieux, où s'installera en 1803 l'hospice Sainte-Anne. Fondé par Pierre Odebert et Odette Maillard en 1633, l'hospice accueille des orphelines et est rattaché à l'Hôpital général au XIXe siècle. Le site Sainte-Anne en accueillera d'ailleurs d'autres services jusqu'en 1983 : l'École régionale d'infirmières et d'assistantes sociales, l'administration du Foyer de l'enfance, le service des Prématurés et un lactarium.

La naissance du musée de la Vie bourguignonne
C'est en 1985 que le monastère accueille le musée de la Vie bourguignonne. La même année, il devient musée municipal. Au rez-de-chaussée, les mises en scènes évoquent une image reconstituée et parfois imaginée de la Bourgogne rurale du XIXe et du début XXe siècle.

Maurice Bonnefond Perrin de Puycousin, né à Tournus (Saône-et-Loire) en 1856, est à l'origine de ces collections. Inspiré par Frédéric Mistral, fondateur du Museon Arlaten, il va collecter très amplement entre 1880 et 1920 : meubles, costumes, coiffes, ustensiles… Après la création d'un premier musée à Tournus, il fait don de sa collection à la ville de Dijon en 1935 pour la création d'un musée bourguignon qui ouvre rue des Forges en 1938. Après sa mort en 1949, le musée continue de recevoir de nombreux visiteurs. Il ferme en 1970 et la gestion de ses collections est confiée à un conservateur du musée des Beaux-Arts, avant d'intégrer le musée de la Vie bourguignonne en 1985.

Les collections du musée
Les présentations visibles au rez-de-chaussée du musée sont des reconstitutions synthétisées de l'ancien musée Perrin de Puycousin.
Au deuxième étage du musée se trouve la rue des commerces, fruit d'un important travail de collecte ethnographique par le musée, ainsi que des présentations dédiées aux industries dijonnaises, mais aussi des éléments sur l'histoire de la ville et de ses habitants et habitantes.

Le musée continue d'explorer et documenter le passé mais aussi le présent de la Bourgogne et de Dijon. Par l'étude et l'enrichissement des collections et via l'offre culturelle et de médiation, le musée vit et se transforme en permanence.

Les expositions temporaires autour de la mémoire dijonnaise
Depuis quelques années, les expositions temporaires présentées au musée de la vie bourguignonne s'inscrivent dans une démarche de valorisation autour de la mémoire dijonnaise, en mettant en lumière des histoires, des lieux et des pratiques qui ont marqué la ville. *Ya Rayi !* en est un exemple, tout comme l'exposition passé « Quand la musique électro fait danser Dijon », ainsi que la future exposition qui interrogera l'identité cheminote du quartier Bourroches.

L'exposition consacrée aux musiques électroniques est née de la découverte, dans un dossier d'urbanisme conservé aux Archives municipales, de photographies de l'An-Fer, club dijonnais mythique devenu une référence de la scène électronique. Accompagné de la Direction des Archives municipales, une collecte menée pendant deux ans a permis de réunir près de 300 flyers, 80 programmes, 15 affiches ainsi qu'une trentaine de témoignages d'acteurs majeurs de la scène électronique dijonnaise, documentant la période 1990-2023.

Dans le prolongement de ces projets, les Archives municipales de Dijon et le musée de la Vie bourguignonne préparent une exposition consacrée au quartier des Bourroches, dont l'ouverture est prévue à l'automne 2028. Elle s'intéressera à l'histoire cheminote du quartier et à la manière dont celle-ci a contribué à façonner son identité au fil du temps. En faisant dialoguer les traces du passé avec les récits et les regards de ses habitants, l'exposition cherchera à restituer la richesse d'une mémoire collective et à montrer comment cet héritage continue de faire écho à la vie du quartier aujourd'hui.
À travers ses expositions temporaires, le musée de la Vie bourguignonne affirme pleinement son rôle de musée de société, en faisant vivre et en transmettant la mémoire collective des Dijonnais. Ces expositions permettent de mettre en lumière des histoires, des pratiques et des témoignages qui participent à l'identité de la ville et de ses habitants, tout en faisant dialoguer cette mémoire avec les regards et les enjeux d'aujourd'hui.

LA DIRECTION DE L'ACTION CULTURELLE ET DES PUBLICS

La Direction de l'action culturelle et des publics (DACP) de la Ville de Dijon contribue à la mise en œuvre de la politique culturelle municipale et œuvre au quotidien pour rendre la culture accessible au plus grand nombre.

À travers l'organisation et la coordination de manifestations culturelles, le développement de projets de médiation et d'éducation artistique et culturelle, ainsi que la coopération avec les acteurs culturels, associatifs, éducatifs et sociaux du territoire. La DACP accompagne la rencontre entre les habitants, les artistes et les différentes formes de création.

Parmi les temps forts culturels portés et accompagnés par la DACP figurent notamment *Grésilles en fête* et *Les Nuits d'Orient et d'ailleurs*, deux manifestations qui participent à la dynamique culturelle et à la vie des quartiers dijonnais.

Ces deux festivals ont en commun de favoriser le partage culturel, la rencontre entre les habitants et la découverte de nouvelles pratiques artistiques. Ils constituent des temps forts de convivialité et de participation, permettant de valoriser la diversité culturelle et de renforcer les liens entre les habitants. À travers la musique, les spectacles, les animations et les rencontres, ils contribuent ainsi à rendre la culture accessible à tous.

La Direction porte notamment plusieurs temps forts culturels dans les quartiers dijonnais et développe des actions destinées à favoriser la participation des habitants, les pratiques amateurs et l'accès à la culture de tous les publics. Elle coordonne également des dispositifs en faveur de l'éducation artistique et culturelle, de l'accessibilité et du développement des publics.

À travers ces différentes missions, la DACP contribue à faire de la culture un espace de découverte, de partage et de participation, au cœur de la vie dijonnaise.

MUSÉE DE LA VIE BOURGUIGNONNE DE DIJON

Dijon · INSTITUT FRANÇAIS ALGÉRIE · INSTITUT DU MONDE ARABE TOURCOING · CNM Centre national de la musique · felfel

INFORMATIONS PRATIQUES ET CONTACTS PRESSE

Musée de la Vie bourguignonne
Monastère des Bernardines
17 rue Sainte-Anne
21000 DIJON
03 80 48 80 90
musees@ville-dijon.fr
musees.dijon.fr

Horaires d'ouverture
Ouvert tous les jours sauf le mardi
de 9h30 à 12h30 et de 13h30 à 18h
Fermé les 1er janvier, 1er et 8 mai, 14 juillet, 1er et 11 novembre, 25 décembre

Retrouvez le musée sur les réseaux sociaux

musees.dijon.fr

Gratuit

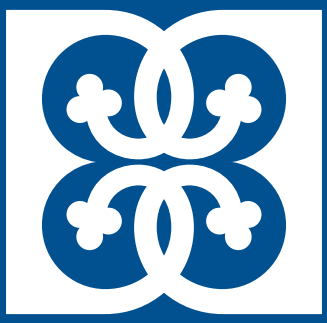
Toute l'année, les collections permanentes et les expositions temporaires sont gratuites pour tous

Contact presse

Charline Granet
cgranet@ville-dijon.fr
03 80 74 53 27

nuits-dorient.dijon.fr

YA RAYI ! UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE RAÏ




Dijon